



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

Amerindia : essais d'ethnohistoire autochtone / Roland Viau
éd. Presses de l'Université de Montréal, 2015
cote : 61.585

Ce recueil nous présente une dizaine d'articles d'ethnohistoire rédigés par l'anthropologue québécois Roland Viau, chargé d'enseignement à l'université de Montréal de 1988 à 2015. Il est l'auteur d'une thèse remarquée d'ethnohistoire sur la guerre en Iroquoisie ancienne, soutenue à Montréal en 1991. Ses travaux sur les Amérindiens (cinq essais anthropologiques) lui ont valu deux fois le prix du gouverneur général. On lui doit également une étude historique sur les travailleurs irlandais employés au percement du canal de Beauharnois. Des dix articles présentés ici, trois ont déjà été publiés dans des revues ou des actes de colloques et les sept autres sont inédits. Viau a entrepris de décrire la rencontre entre Européens et Amérindiens en donnant autant que faire se peut, la parole à ces derniers.

Qu'est-ce que l'ethnohistoire et comment s'en servir ? La première partie : « Ethnohistoire mode d'emploi », qui ne compte qu'un seul chapitre, nous donne un essai d'interprétation. L'auteur nous explique dans sa conclusion p. 49 que faire de l'ethnohistoire, c'est effectuer un travail de recherche visant à comprendre le mieux possible le passé et le devenir des hommes. L'ethnohistorien doit se faire à la fois anthropologue, historien, sociologue, démographe etc. Ce qui est assurément vrai mais l'est tout autant de l'historien tout court, qui ne peut se permettre de négliger les sciences auxiliaires.

Des quatre chapitres de la deuxième partie, on retiendra le deuxième, consacré aux origines de l'espèce humaine selon les traditions iroquoiennes. Le genre humain devrait son existence à une déesse mère fortuitement tombée de la voûte céleste. Une tortue de mer géante lui offrit sa carapace qui devint le socle du monde : elle y accoucha d'une fille qui fut à son tour fécondée par les vagues et son petit-fils « porteur de ciel » créa le soleil, les étoiles, les monts et les forêts et aussi le genre humain à partir d'un peu d'argile.

Le troisième chapitre nous entretient des origines de Montréal du temps où l'île s'appelait Hochelaga. Au moment du premier passage de Jacques Cartier (1535) Hochelaga (probablement située dans l'actuel arrondissement de Villemarie) pouvait compter 2.000 habitants répartis en une cinquantaine de maisons longues multifamiliales. Place d'un grand intérêt économique et stratégique, l'agglomération était ceinte d'une triple palissade et



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

l'ouvrage défensif était complété par un chemin de ronde pourvu de plateformes qui permettaient de lancer des projectiles, des pierres, sur d'éventuels assaillants.

Intitulé « La Terre veuve », le quatrième chapitre pose un problème de fond, celui de l'effondrement démographique des Cinq Nations iroquoïennes. L'introduction par les hommes de Cartier et de ses successeurs, des maladies européennes, notamment infantiles, (rougeole et variole principalement) et bien sûr vénériennes, peut être tenue pour responsable de l'hécatombe mais l'auteur suggère que d'autres facteurs peuvent être pris en compte.

« Guerre et paix en Iroquoisie ». Dans le cinquième chapitre, Roland Viau nous propose, en spécialiste, une pénétrante analyse du phénomène guerre et de la polémologie dans les Nations Iroquoïses. Il ne s'agit nullement, nous dit-il, de combats de marionnettes, mais de véritables guerres de nations à nations pour la défense du sol natal - ou pour son appropriation. En abattant en 1644 la croix que les Français avaient dressée au sommet du Mont Royal l'année précédente en symbole de la prise de possession, les Iroquois entendaient leur signifier que cette terre était la leur.

Le sixième chapitre (troisième partie) traite du mythe fondateur de la confédération iroquoïse et notamment du personnage du redoutable guerrier Tadodaho, un monstre qui terrorisait les populations jusqu'au jour où des délégués des Cinq nations (les cinq cabanes) vinrent lui proposer un pacte : il y souscrivit, retrouva figure humaine et fut dès lors considéré comme le grand ancêtre. Telle fut l'origine légendaire, mythologique, de la Grande Loi de la Paix ou loi fondamentale de la confédération qui regroupait les Mohawks, Oneidas, Onondagas, Cayugas et Sénécas. Cette confédération allait affronter les Français au cours des diverses guerres iroquoïses. L'assemblée générale de la Confédération se tenait chaque année, à l'automne, à Onondaga, lieu symbolique du peuple iroquoïse.

« Commémorer une paix pour en acheter une autre ». Ainsi s'intitule le septième chapitre qui nous rappelle qu'en 2001, la ville de Montréal et l'Etat provincial du Québec ont célébré avec éclat le troisième centenaire de la « Paix Indienne » conclue le 4 août 1701 entre le gouverneur de Callières et 38 délégués des nations autochtones. Viau nous dit tout son scepticisme quant à l'importance réelle de cet événement, le témoignage du gouverneur étant sujet à caution. Il paraît penser que la manifestation spectaculaire de 2001 : inauguration d'un jardin des Nations Premières, subsides à divers organismes et communautés, etc. correspondent en fait à des considérations de politique intérieure québécoise et à une volonté de sortie de crise : elle préparait dans de bonnes conditions la conclusion d'un accord avec les Cris pour la réalisation du plan hydroélectrique Grand Nord.

Le huitième chapitre nous donne une intéressante description de la société forestière des *Anishnabe* (« Les êtres humains ») que les arrivants français ont nommé les Algonquins : société clanique semi sédentaire, vivant en maisonnées sous un même toit. Une série de calamités liées à l'arrivée des Euro canadiens et aux rapports difficiles avec eux, a eu pour conséquence la déstructuration et la déculturation de cette société dont le fonctionnement est étudié avec minutie.



Académie des sciences d'outre-mer

Venons-en au neuvième chapitre qui nous décrit une tentative de fondation par les prêtres de Saint-Sulpice de la mission de l'île-aux-Tourtes, chez les Nipissingues (un sous-groupe du peuple algonquin qui tire son nom du lac Nipissing). Les débuts furent difficiles. Le premier curé de la paroisse Saint Louis du Haut de l'île, François de Salignac de la Mothe-Fénelon, fut impliqué dans un procès, dut rentrer en France en 1679 puis finit par quitter la société de Saint Sulpice. L'abbé Michel Barthélémy envisagea de fonder une « réduction » pour les Algonquiens mais son projet, jugé chimérique et trop onéreux, fut abandonné. Sous le ministère de l'abbé Lascaris d'Urfé (un cousin de Salignac Fénelon) la mission devint un lieu de contrebande et un centre commercial actif pour l'achat de pelleteries mais les traitants prirent l'habitude de payer les autochtones en eau de vie, ce qui eut, comme on s'en doute, des conséquences funestes. Le gouverneur Vaudreuil tolérait cette situation dont il tirait profit, mais les autochtones eux-mêmes s'en plaignaient. Dénoncé par les Sulpiciens qui craignaient pour l'avenir de leur mission, Vaudreuil était sur le point d'être sanctionné par le ministre Maurepas quand il mourut en 1725. La mission de l'île-aux-Tourtes se résume à une utopie religieuse, ainsi que le titre du chapitre l'annonce explicitement.

Qu'est-ce qu'un sauvage ? Le dixième et dernier chapitre nous pose cette question de fond à propos du regard sur l'Autre. L'auteur répond en citant Montaigne qui nous dit : « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ». Il aurait tout aussi bien pu invoquer Michel Adanson qui écrivait : « Nous appelons barbares ou sauvages certains peuples uniquement par ce que leurs mœurs sont différentes des nôtres ».

L'auteur conclut en rendant un hommage appuyé à l'anthropologue Norman Clermont, de Montréal, qui fut son mentor et auquel il a déjà témoigné sa reconnaissance dans le préambule. Il estime à bon droit que l'ethnohistoire est un chantier d'avenir. La lecture de son ouvrage sera indispensable à tous les chercheurs, de plus en plus nombreux, qui s'intéressent à l'histoire et à l'ethnographie des nations autochtones du Canada.

Jean Martin